



## Wassup Rockers

Film américain de Larry Clark

► Ils sont sept kids du ghetto de South Central à Los Angeles. Frangins, cousins, voisins, copains, revendiquant fièrement leur identité de Latinos ultra-minoritaires. Pas Mexicains, mais Dominicains et Guatémaltèques. Ils ont encore l'âge de poursuivre des études (!), entre 15 et 18 ans, mais le début du film les surprend au réveil, tirant tardivement la flemme, peu motivés pour rejoindre l'école, fût-ce en skate-board. Car leur grand plaisir est là : de sempiternelles prouesses et compétitions sur leurs planches à roulettes cabossées, dans tous les coins du quartier abusivement transformés en pistes, devant la réprobation, l'effroi ou les railleries des habitants.

Passion pas tout à fait exclusive car il faut y ajouter le goût et la pratique, à contre-courant, d'une musique punk-rock, mâtinée de sons ethniques hérités des mythiques Ramones.

Avec leurs cheveux longs, leurs T-shirts et leurs jeans moulants, ils ne risquent pas de passer inaperçus dans un environnement où les blacks en "baggies" et coiffures rastas tiennent le haut du pavé et font parfois régner la terreur.

Dès le début, un meurtre sans sommations, perpétré sous nos

yeux, nous a donné la mesure de la dangerosité du secteur et de l'intensité que peuvent prendre les violences intercommunautaires. Affectés par la mort aussi brutale d'un des leurs, nos potes n'en abandonnent pas pour autant leur mode de vie insouciant et provocateur. Dans ce climat agressif, leur rébellion reste pacifique et souriante malgré la pauvreté. Ils déambulent dans une promiscuité exubérante. Ils n'écoutent pas de rap, ne boivent pas d'alcool, ne touchent pas aux drogues dures et ne fument même pas de joints. Ils ne font à outrance que de la musique et du roller ; raffolent des sucettes, du chewing-gum et des filles qui alimentent leurs conver-

sations et leurs vannes à forte teneur sexuelle de petits machos presque chastes.

Histoire de voir ce qu'il y a de neuf ailleurs ( c'est à peu près le titre du film : *What's up rockers ?* ) ils vont rouler jusqu'à Beverley Hills et son fameux "nine stairs", une terre inconnue, et découvrir sans transition une Amérique blanche et friquée, affriolante et agui-cheuse mais protégée comme un coffre-fort.

D'abord traité comme un documentaire (le questionnaire en noir et blanc très cadré sur Jonathan – Jonathan Velasquez –, juvénile leader du groupe, a donné le ton) le film, sorti de l'enclave du ghetto, se scénarise et bascule dans l'intrigue dramatique et la satire sociale, politiquement très connotée. Altercation avec la police qui surveille l'homogénéité du terri-



toire (scène hilarante des relevés d'identités), rencontre avec des filles à papa blondes et allumées, irruption par effraction dans une fête hollywoodienne, très collet monté et décadente... Ils ne font quand même pas long feu et doivent battre en retraite dans le désordre, essayant au passage un tir de légitime défense de la part d'un tonton flingueur, mi Charlton Heston, mi Clint Eastwood, qui malheureusement fait mouche. La face éclairée du décor californien ne leur aura valu que des déboires. L'un d'entre eux serré par les flics, un autre tombé sous les balles d'une Amérique raciste et paranoïaque. Ils ne devront finale-

ment leur salut qu'à la solidarité des employés de maison, frères et sœurs d'origine. Ulcérés, ils regagneront le ghetto, comme un cocon protecteur. Bien décidés à y limiter leurs frasques.

Larry Clark, fasciné par ses anti-héros, ne renonce pas pour autant à les magnifier. On retiendra longtemps leur retour, superbes images renversées, reflétées dans une flaque d'eau boueuse.

L'enfant terrible de la contre-culture, photographe et cinéaste combattant, reste fidèle à ses sources et nous offre avec *Wassup rockers* un film passionné, bien dans la lignée des précédents *Kids* (1995) ou *Ken Park* (2002). ◀

Hélas, à l'image de Beyrouth encore sous perfusion pour sortir des guerres intestines qui s'emballe et se paralyse en d'inextricables embouteillages, Malek, jeune architecte d'apparence dynamique et bien équilibré, souffre à intervalles irréguliers de SAS (syndrome d'apnée du sommeil), narcolepsie qui le plonge dans l'inconscience avec interruption partielle de la respiration. Il lui suffit d'une contrariété, d'un passage à vide, d'un relâchement d'attention, pour que se déclenche une crise.

Cette affection met chaque fois sa vie en danger par ses possibles conséquences. Qu'on l'imagine évanoui en haut d'un échafaudage, sur un banc de la corniche déserte, dans la cohue d'une boîte de nuit ou, pire encore, au volant de sa voiture, pris dans les embarras de la circulation. Cette maladie est aussi indirectement la cause de la dégradation de ses rapports avec les autres. Les intimes surtout.

Ce garçon d'une trentaine d'années reste immature. Sa mère Claudia le surprotège avec les excès cumulés, frôlant l'inceste, d'une veuve angoissée et d'une mamma méditerranéenne. Sa liaison avec Zaina (Alexandra Kahwagi) est aussi parasitée. La jeune fille, émancipée, à l'unisson d'une génération sortie de tous les traumatismes du passé récent, voudrait tout simplement s'évader de la dramaturgie libanaise. Et profiter en paix des distractions faciles (musique, alcool, cigarettes, jogging, randonnées en voiture...) ou avoir des relations sentimentales, franchement décontractées. À

## A perfect day

Film libanais de Joana Hadjithomas  
et Khalil Joreige

► À défaut d'être parfait, comme le suggère son titre ironique, ce jour d'apparence ordinaire dans l'agitation frénétique de Beyrouth en reconstruction pourrait avoir une grande importance pour Malek (Siad Saad) et sa mère Claudia (Julia Kassar).

Ils vont se résigner à déclarer, officiellement devant notaire, la mort de leur père et mari, après 15 ans de disparition. Ils mettront ainsi fin à cette douloureuse période de deuil incertain et à un inextricable imbroglio juridique.

Leur cas n'est qu'un exemple parmi les 17 000 Libanais kidnappés et portés disparus durant la guerre civile et qui bloquent, par leur absence et dans l'espoir d'un

hypothétique retour ou d'une identification dans les charniers mis à jour, autant les transactions d'héritage (compte en banque, titre de propriété...) que la possibilité donnée aux familles d'opérer enfin leur deuil. Seule solution : laisser aux proches l'initiative argumentée et sans conteste d'une déclaration de mort.

C'est aujourd'hui qu'ils vont effectuer la démarche. Ce n'est pas le moment de s'endormir avant d'avoir mené à son terme cette journée particulière qui devrait leur apporter plus de sérénité dans une ville qui renaît tumultueusement de ses cendres et de ses gravats, après des années de panique.